

premier principe chrétien? Peut-être que les riches se livrent aux réjouissances dans de somptueux palais, qu'ils savourent avec de nombreux convives, les délices d'une table où les mets succulents, les vins exquis sont servis dans l'or et le cristal; que les ris, les chants et les danses succèdent sans ennui; on pendant qu'ils pressent l'ivresse de leurs joies coupables dans de voluptueux jardins, embellis à grands frais, le pauvre gémit sous son toit de bois et de paille à une fièvre violente qui le dévore, il se roule sur son couche humide de sueur, il implore par ses plaintes déchirantes la pitié de l'opulente; mais nulle voix amie qui l'encourage, pas une main pour essuyer ses larmes, pas un cœur pour l'aider. Il ne sent que ses misères, ses infirmités, la maladie, la faim, la soif, la nudité, le délaissement et la mort qui étend déjà sur lui une main glacée pour l'ensevelir dans l'oubli du tombeau.

Emile revenu à ses jeux, souvent se surprend à pousser de profonds soupirs. Autrefois, l'histoire de la belle Noémie, de la veuve de Naïm, de Lazare et du mauvais riche l'avaient fait pleurer; il avait bien lu dans les livres, que lui achetait sa maman à la ville, des traits de charité admirables; mais rien à ses yeux n'égale la scène de la chaudière; les impressions qu'il en a reçues sont trop fortement gravées dans son âme.

Le lendemain dans l'après-dîner, Madame de St. Brice retourne visiter les pauvres de la commune. Jugez de son heureuse surprise lorsqu'elle trouve son fils partageant entre les enfants du hâcheron les bonbons et les fruits qu'elle lui a donnés pour sa collation. Peindre le contentement qu'elle ressent de cette action serait impossible; car il est des joies qui se comprennent et ne se décrivent pas. La charité, ce présent du ciel accordé aux âmes candides et pures, s'était déjà enflammée dans ce jeune cœur; elle y fut alimentée avec soin, excitée de jour en jour par les conseils et les exemples d'une mère qui regardait le plaisir de faire le bien comme une récompense suffisante de son dévouement.

PAUL.

L' Abeille.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 19 Mai 1853.

Il y a onze mois à peine, la mort enlevait au Séminaire de Québec, un de ses membres, le regretté M. Holmes; aujourd'hui nous avons la douleur d'annoncer le décès de M. JÉROME DEMERS,

grand vicario de archidiocèse et ancien supérieur de cette maison. Il a rendu son dernier soupir le 17 mai, à 8h. 20m. du soir, dans la 79e. année de son âge, après une maladie ou plutôt une agonie de 10 jours.

M. Demers naquit à St. Nicolas le 1^{er} Août 1774. Son père était un respectable cultivateur, qui se distingua par sa fidélité au gouvernement britannique pendant l'invasion américaine. Arnold voulut le faire arrêter dans sa maison, mais les habitants des environs accoururent pour défendre leur compatriote; de là, des scènes de violence dont le souvenir resta toujours vivant dans la mémoire de M. le grand-vicario Demers, quoiqu'il n'eût alors guère plus d'un an.

Après avoir fait ses classes jusqu'en cinquième au Séminaire de Québec, il alla continuer ses études au convent des Récollets à Montréal sous un de ses oncles et fit ses mathématiques sous Mr. Bossu, plus tard prêtre du Séminaire de Québec. Il revint en 1795, étudia quelque temps l'arpentage sous Mr. Jérémie Mc Carthy, mais Dieu l'appelant à l'état ecclésiastique, il entra bientôt au grand-Séminaire. Ordonné prêtre 24 août 1798, il se consacra tout entier à la belle et utile œuvre de l'instruction de la jeunesse dans le Séminaire de Québec. Il fut agrégé le 11 août 1799 et nommé directeur le 10 août 1800. Pendant les 55 années qu'il a passées dans cette maison, il a presque constamment professé soit la théologie, soit les humanités ou la philosophie. À l'exception des quatre dernières années de sa vie, durant lesquelles ses infirmités le condamnèrent à un repos plus cruel pour lui que ses infirmités elles-mêmes. Le clergé et la société entière comptent dans leurs rangs une foule de ses anciens élèves qui ont toujours conservé pour lui la plus profonde estime. Nous ne doutons point que la nouvelle de sa mort ne leur cause la plus grande affliction; car en même temps qu'il leur faisait part de sa science, il gagnait leur affection par la douceur de son caractère. Sévère envers lui-même, rigide observateur de la règle, il savait la faire observer par la seule influence de son exemple et de son autorité.

Outre cela, il a rempli diverses charges de la maison; il a été supérieur pendant 18 ans, de 1815 à 1821, de 1824 à 1830 et de 1836 à 1842; procureur 9 ans, en 1805 et de 1810 à 1815, de 1821 à 1824; directeur du Petit-Séminaire 6 ans, en 1802 et 1803, et de 1806 à 1810; directeur du Grand-Séminaire en 1804. C'est au milieu de ces nombreuses occupations qu'il a rédigé une quantité prodigieuse d'écrits pour l'usage de ses élèves du Grand et du Petit-Sémi-

naire. Son traité de physique et de chimie serait sans doute aujourd'hui en arrière des connaissances actuelles; mais ce n'était pas moins dans son temps un résumé complet et fidèle de ce que la science possédait alors. On ne se figure point les difficultés qu'il eut à surmonter pour approfondir une science dans laquelle il fut à peu près son unique maître, à une époque où les instruments de physique n'existaient pour le Canada que dans des livres très-rares. La belle collection d'instruments de fabrique européenne que possède aujourd'hui le Séminaire a remplacé ceux que M. Demers avait faits et souvent imaginés, afin que ses chers élèves ne fussent pas privés des avantages que prouve toujours une suite régulière d'expériences.

Ses talens supérieurs joints à une constitution robuste qui lui permettait un travail prolongé, le mirent en état d'approfondir outre les sciences naturelles, les mathématiques, la philosophie et la théologie. Il n'a pas peu contribué à répandre en Canada le goût de la belle architecture et le grand nombre d'églises au plan et à la décoration desquelles il a prêté le secours de ses conseils, attestent par leur élégance et leur régularité combien son goût était sûr et éclairé. La sculpture et la peinture lui doivent aussi plusieurs de nos meilleurs artistes qu'il a encouragés et assistés.

Modèle de toutes les vertus ecclésiastiques, il a joui constamment de la confiance des fidèles, du clergé et de nos vénérables prélats. Les premiers recouraient en foule à son ministère; le clergé le regardait comme un père et le consultait comme un oracle; depuis le 7 juin 1825, M. Demers n'a pas cessé d'être honoré du titre de vicario-général. A la mort de Mgr. Plessis et à celle de Mgr. Panet, les suffrages unanimes du peuple et du clergé le désignèrent comme coadjuteur, mais sa modestie opposa toujours un obstacle invincible à son élévation sur le siège épiscopal.

Dans les dernières années, on ne pouvait s'empêcher d'admirer la piété et le zèle de ce vénérable vieillard qui se traînait péniblement plusieurs fois par jour à la chapelle, tant que ses forces le lui ont permis, pour y célébrer les saints mystères ou y entendre des confessions.

Dans son agonie, quoiqu'il souffrit beaucoup, jamais, dans les intervalles de connaissance, il n'a donné le moindre signe d'impatience. En recevant les derniers sacrements, il se joignit autant qu'il put aux prières des assistants et de l'Église.

On se rappelle encore avec quelle éloquence il faisait autrefois entendre la pa-